Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 1 (1909)
Heft: 3

Artikel: Le travail à domicile dans l'industrie horlogère
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382752

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pas en état de fournir les moyens nécessaires pour une semblable entreprise, même la Fédération ouvrière suisse ne dispose pas de moyens suffisants pour cela. Elle était obligée de recourir aux subventions des Etats. La Confédération, les cantons et la ville de Zurich ont répondu à l'appel qui leur a été adressé et ils ont accordé plus de 20,000 francs entre tous.

En outre, plusieurs fédérations syndicales ont tenu à témoigner leur sympathie à cette entreprise en accordant des sommes plus ou moins importantes.

C'est ainsi qu'un fonds respectable a pu être réuni et il ne s'agissait plus que d'en user d'une façon rationnelle. Le temps pressait. Les travaux de recueillement commencèrent dans le courant du mois de décembre. Il fallait les terminer avant la fin du mois de mai, si l'exposition devait pouvoir s'ouvrir, comme c'était prévu, le 15 juillet.

On constitua des comités d'action pour les différentes branches industrielles, composés de syndiqués et d'autres intéressés.

On envoya des collectionneurs dans tous les coins du pays, pour recueillir du matériel. Ce matériel devait se composer exclusivement de produits du travail à domicile, qu'il a fallu parfois se procurer par détour et en surpassant maintes difficultés. A tous les objets recueillis il fallait ajouter des indications sur les conditions de production qui les concernent. Les indications furent ensuite reportées sur des questionnaires spéciaux qui servaient à désigner par étiquette les objets, c'est-à-dire à leur classement pour l'exposition. A l'exposition les visiteurs seront instruits sur les conditions de production de plus de 3000 objets différents, sur la durée du travail employé et le gain réalisé pour chaque objet ou catégorie d'objets. En outre, l'exposition fournira aux visiteurs de précieux renseignements sur tous les autres points pouvant les éclaircir sur le sort des travailleurs à domicile.

Souvent, à notre époque, où tout est si cher, on se demande combien l'ouvrier peut-il gagner à tel ou tel objet, à cette chemise, à ce chapeau, à tel ruban?

L'exposition sur l'industrie à domicile nous donnera des réponses précises sur toutes ces questions.

Bien plus, elle veut produire des impressions vives sur le sort des travailleurs à domicile. Elle nous les montrera au travail par de nombreuses gravures ou reproductions, tels qu'ils sont dans la vie journalière non pas en costume de dimanche. La femme à la machine et au métier, le sculpteur sur bois en ciselant sa pièce, le cordonnier dans sa boutique — en un mot, toutes les catégories de travailleurs à domicile, tous les genres de salariés qui peinent chez eux, au solde du patronat.

L'exposition ne nous fournira non seulement des images mortes, mais elle nous permettra aussi la contemplation d'êtres vivants. Le tisseur de lin, l'ouvrière qui forme les chapeaux de paille. Combien de fois n'a-t-on pas déjà entendu parler des brodeurs de la Suisse orientale; mais ceux qui n'habitent pas précisément un des trois cantons où l'industrie da la broderie est introduite, n'ont généralement aucune idée de ce que c'est qu'une machine à broder. Ils le sauront après avoir visité l'exposition. Tout cela est déjà intéressant au seul point de vue technique, combien cela est-il plus intéressant et plus saisissant encore au point de vue social.

La science aussi a été mise à contribution. Les visiteurs auront à leur disposition une fort belle collection de littérature. — Des hommes de science, ainsi que les offices de statistique se sont prêtés à la confection de tableaux cartographiques qui édifieront les visiteurs sur les lieux, le nombre des travailleurs et les branches industrielles où le travail à domicile est de coutume en Suisse.

On n'aura pas sitôt l'occasion de s'orienter aussi bien et avec autant de facilité sur le sort des travailleurs à domicile.

Plusieurs fédérations syndicales se sont occupées souvent déjà du travail à domicile. Combien de conférences n'ont-elles pas déjà organisé sur ce sujet, mais les paroles exprimées s'oublient, les paroles écrites subissent le sort de tous les papiers.

L'exposition, voilà l'occasion où les membres des fédérations peuvent s'instruire; il s'agit de faire appel aux sections pour qu'elles engagent leurs membres à ne pas manquer cette belle occasion. Ils n'ont pas manqués ceux qui ont haussé l'épaule de l'exposition du travail à domicile, quand ils ont appris qu'elle n'avait pas été organisée exclusivement par les syndicats. Et ils n'ont pas manqués non plus ceux qui haussèrent l'épaule parce que notre exposition n'est qu'un arrangement ouvrier.

Qu'aucun prétexte ne retienne qui que ce soit, surtout aucun syndiqué de visiter cette exposition.

La question à savoir comment vont les plus misérables parmi nous est assez importante pour être examinée sérieusement. L'exposition suisse de l'industrie à domicile devra se prêter à un examen sérieux de cette question, sur laquelle elle nous donnera aussi la réponse.

Le travail à domicile dans l'industrie horlogère.

Il y a un demi-siècle, les ouvriers horlogers travaillant en fabrique étaient presque inconnus et ceux travaillant en des ateliers étaient une minorité.

C'était le beau temps du travail à domicile, en famille, dans la grande chambre. L'horlogerie se prêtait si bien au travail chez soi qu'elle avait détrôné et fait disparaître cette vieille industrie de la dentelle qui faisait au loin la renommée du Jura et plus particulièrement du Jura neuchâtelois.

Le père organisait l'ouvrage, faisait les parties essentielles, difficiles, délicates; la mère et les enfants pré-

paraient le travail, se spécialisaient en telle ou telle partie, plutôt facile à faire.

En hiver, surtout alors que l'hiver et ses rigueurs sévissaient en notre sévère Jura, nos villageois se plaisaient à travailler pendant les longues veillées, le dos tourné au poêle en catelles envahissant le milieu de la chambre, la tête coiffée de l'abat-jour vert, le «micro» à l'œil, la tête penchée sur leur ouvrage délicat qu'éclairait la lumière vague du «quinquet» de laiton.

Jusqu'à 9 heures et souvent, au moment de presse, jusqu'à 10 ou 11 heures, ils étaient là, trois ou quatre, à travailler dans la même chambre, où dormaient des gosses qui avaient appris leur tâche dans l'atmosphère lourde et surchauffée.

Les gains étaient bons, les enfants nombreux, l'ouvrage marchait bien, les misères de ces circonstances anormales et dangereuses de travail restaient dans l'ombre, parce que les affaires marchaient bien.

Dans les petits villages campagnards combien firent fortune en travaillant de la sorte, vivant de peu et retirant ce peu de leurs terres, du travail au champs.

Il n'était pas rare, en ce temps de prospérité de l'horlogerie, de voir un potier, un menuisier, un peintre en bâtiments abandonner son métier pour se «mettre sur l'horlogerie». De petites économies permettaient à ces jeunes gens venus du dehors de faire un nouvel apprentissage et de se vouer à cette profession qui se conciliait si bien avec la vie de famille!

Mais, peu à peu, les choses se gâtèrent. Des ateliers, puis des fabriques se créèrent, le travail fut bien plus divisé, morcelé, les prix descendirent forcément, les patrons profitèrent de cet «âge d'or» pour se livrer entre eux à une concurrence effrénée sur le dos de l'ouvrier.

L'industrie à domicile, d'anormale qu'elle était, devint intenable. La soif du gain ou la nécessité, tour à tour complices, avaient fait de la chambre-atelier un lieu intenable.

Les salaires baissaient toujours et l'ouvrage faisait parfois défaut. Alors l'ouvrier fatigué, vexé, se heurtant sans cesse à de nouvelles exigences, à de nouvelles demandes de baisse de salaire, s'inquiétait, poussait les siens au travail, s'emportait au moindre accroc, faisait d'amers reproches à ceux qui commettaient une maladresse.

Elle n'était déjà plus la bonne vieille industrie de famille qui a laissé dans nos régions de si bons souvenirs.

Peu à peu, dans les villes, les fabriques se multiplièrent: l'emploi des machines les rendit indispensables. Il fallait des capitaux pour les acheter, les loger, les faire fonctionner et des capitaux n'en a jamais eu qui voulait.

Fatigué par son existence à domicile, par les difficultés souvent renaissantes de se procurer du travail, l'ouvrier était prêt à consommer sa perte en entrant de gaîté de cœur dans la grande usine, dans la fabrique, dans le comptoir, où il se trouverait désormais non-propriétaire de ses instruments de travail.

En quelques années, l'industrie à domicile dans nos principaux centres horlogers devint l'exception. Je ne suivrai plus l'effet du travail en fabrique pour le moment et l'évolution de ce mode de travail.

Restons à l'industrie à domicile. Elle se trouvait dès lors limitée aux nombreux villages de nos vallées: Vallée de Joux, Val de Travers, Val de St-Imier particulièrement et aux villages, plus agricoles encore des Montagnes, de Ste-Croix au Noirmont.

Il y avait donc un champ très vaste encore, mais ses conditions ne faisaient qu'empirer avec la baisse des prix. Les veillées devenaient plus longues et les enfants étaient davantage encore mis au labeur quotidien.

En outre, les ouvriers à domicile servaient de régulateurs des salaires accordés aux ouvriers en fabriques et comme, grâce à la vie simple des campagnes et aux ressources agricoles, ces régulateurs avaient une tendance à fléchir sans cesse, ils devinrent un danger.

Ce danger s'accentua dès que les organisations ouvrières cherchèrent à s'étendre. Elles se heurtèrent là à une inertie fort explicable. Les campagnards sont portés à être facilement jaloux des ouvriers des grands centres d'une part et d'autre part les syndicats furent lancés avec une tendance de lutte qui effraya les villageois. Cette disposition fut d'ailleurs exploitée par les employeurs qui, dans leurs «tournées» ou aux «époques», représentaient à leurs crédules ouvriers des villages que les syndiqués n'étaient que de dangereux chambardeurs qui compromettaient les prix de l'industrie horlogère elle-même.

Aujourd'hui, une phase nouvelle vient de s'ouvrir. La grande fabrique est devenue le grand aimant attirant à lui les forces isolées. Depuis une quinzaine d'années, on ne compte plus ceux qui ont quitté les petits villages pour chercher des places stables.

Les dernières crises ont en effet particulièrement frappé les ouvriers à domicile. Certaines «parties» qui jusqu'à présent étaient confiées au dehors se font en fabrique. Sertisseurs, pierristes, pivoteurs, acheveurs d'échappements se sont trouvés sans emploi. Ils ont alors rallié les grands centres. Tel village de ma connaissance qui comprenait, il y a près de vingt ans, plus de 1000 habitants, n'en compte plus guère que 700 aujourd'hui. Presque tous les disparus sont des *horlogers*.

La dernière crise les a mis au désespoir et l'opinion que le travail à domicile est définitivement compromis dans nos villages jurassiens ne rencontre plus guère de contradicteurs.

Quelques années encore et l'industrie horlogère à domicile aura presque disparu. Seules quelques «parties» spéciales résisteront plus longtemps: régleurs, polisseurs, emboîteurs, acheveurs, etc., mais leur résistance ne saurait désormais être de longue durée.